

Ce texte se trouve dans la partie préliminaire d'un traité *ésotérique* d'Aristote (donc réservé à ses disciples au sein du Lycée). Il s'agit d'un texte didactique, dont il va falloir mettre en évidence les caractéristiques stylistiques. Aristote y tente une classification des espèces animales, qui peut nous surprendre dans la mesure où il intègre totalement l'homme dans ces animaux : cette approche est résolument scientifique, et se fonde sur le fait que l'homme est objectivement un ζῷον. On est loin de la pensée biblique, qui a infusé toute la pensée occidentale, et qui considère que l'homme est la création privilégiée de Dieu (cf les violentes réactions contre la théorie de Darwin). Cependant il est bien évident qu'Aristote, même lorsqu'il intègre l'homme dans un ensemble plus vaste, le fait avec en tête des catégories morales et sociales très anthropomorphiques, ce qui au total revient à le distinguer nettement de tous les autres animaux.

I/ UNE PROGRESSION DIDACTIQUE TRÈS CLAIRE

A/ Un préambule bref qui sert de transition et annonce ce qui va suivre

1/ Le verbe διαφέρουσι en tête de phrase est repris juste après par le nom διαφοραῖς, ce qui constitue ce qu'on appelle en rhétorique une *figure étymologique* (utilisation de mots de même famille, de même racine, pour créer un effet d'insistance). Cette répétition a pour fonction de rappeler le sujet de tout ce développement préliminaire : les critères qui permettent de comparer les animaux pour les différencier et les classer, ce qui est le propre d'une activité scientifique ayant pour ambition de **donner un ordre rationnel à la multiplicité et à la complexité du réel**.

2/ La conjonction de coordination καί a ici le sens de « aussi » : Aristote introduit un nouveau type de classification, morale cette fois (κατὰ τὸ ἦθος), ce qui est plus inattendu que la classification précédente de type zoologique, fondée sur des différences physiques ou géographiques entre autres.

3/ L'adjectif démonstratif τοιαῖσδε est un *déictique* (ou présentatif) que peut employer un professeur ou un conférencier à l'oral, pour annoncer (et ici en quelque sorte montrer) la suite de son exposé.

B/ Un développement parfaitement balancé

1/ L'essentiel de l'extrait consiste en une longue énumération d'animaux divers, opposés chaque fois l'un à l'autre par les balancements τὰ μὲν, τὰ δέ. On trouve deux τὰ μὲν, qui inaugurent les deux grands mouvements du développement, et pour les contrebalancer, chaque fois quatre ou cinq τὰ δέ. L'ensemble est particulièrement symétrique et structuré, au risque de la lourdeur et de la platitude. Aristote n'a manifestement pas pour souci de donner du relief et de la variété à son développement : il adopte une syntaxe géométrique destinée à constituer une sorte de filet de mots, un maillage qui a pour ambition d'emprisonner toutes les différences de détail dans un système qui les annule en partie, en les réduisant en catégories.

2/ Au milieu du développement, il s'interrompt comme un professeur qui constate la nécessité de **définir** les concepts qu'il est en train d'utiliser : à la ligne 4 en effet, il vient d'introduire deux notions exprimées par deux adjectifs : εὐγενῆ et γενναῖα, notions liées dans une nouvelle figure étymologique, puisqu'elles sont toutes deux construites sur la même racine γεν- de la naissance. C'est le moment d'introduire une définition, repérable à plusieurs techniques stylistiques :

- la mise en tête de proposition de la notion à définir, εὐγενές, γενναῖον, cette fois au neutre singulier, c'est-à-dire dans une configuration théorique, et non plus à un cas et un nombre particuliers (le nominatif pluriel dans l'exemple précédent). Ce passage au singulier est le premier indice de l'abstraction : on tente de sortir du multiple pour atteindre l'unité, la généralisation incontestable.
- l'utilisation du verbe ἐστί, au présent de vérité générale, comme tous les autres verbes du texte, ce qui permet de poser une équivalence lexicale sur un ton particulièrement péremptoire et sans appel : c'est bien ce verbe que l'on utilise systématiquement dans les définitions.
- la substantivation dans le premier cas d'un infinitif sous-entendu : τὸ ἐξ ἀγαθοῦ γένους [εἶναι] = le fait d'être issu d'une bonne race, et dans le deuxième cas d'un participe présent passif τὸ μὴ ἐξιστάμενον = le fait de ne pas avoir dégénéré. Ce travail lexical de substantivation à partir de modes verbaux, infinitif ou participe, est typique de la démarche d'Aristote, qui cherche à inventer un vocabulaire rationnel susceptible de rendre compte non plus de phénomènes particuliers, mais d'essences uniques et stables. On le retrouvera plus tard chez d'autres philosophes, en particulier Epicure (cf texte précédent).

C/ Une conclusion rhétorique qui élargit et renverse la perspective

1/ Les trois dernières lignes du texte s'opposent à tout le développement précédent :

- un δέ, cette fois adversatif, signale une rupture.
- à tous les pluriels qui ont constitué les diverses énumérations succède le singulier qui caractérise l'homme : μόνον [τῶν ζῴων] ἄνθρωπος. Cette opposition de nombre est renforcée en *chiasme* dans la deuxième phrase, qui insiste sur la multiplicité des animaux (πολλά) et sur la singularité de l'homme, soulignée par les adjectifs indéfinis neutres (οὐδὲν ἄλλο).

2/ Cette exception porte sur des facultés intellectuelles particulières, qu'il va falloir expliciter et opposer à des caractères ou des attitudes « sociales », caractérisant une manière de se comporter, seul ou vis-à-vis des autres.

On voit que l'écriture d'Aristote ne s'embarrasse pas de fioritures, sans pour autant qu'on puisse affirmer qu'elle n'est pas maîtrisée, puisqu'on peut y repérer certains procédés de mise en relief empruntés à la rhétorique : simplement la visée est essentiellement utilitaire et non pas esthétique, ce qui est l'une des caractéristiques les plus évidentes de ce style scientifique, à destination interne au Lycée qui plus est. Pour autant, peut-on affirmer que sa catégorisation morale est bien objective, et correspond à une réalité aussi indiscutable que tente de le faire croire un style particulièrement péremptoire ?

II UNE CATÉGORISATION MORALE TRÈS ANTHROPOMORPHIQUE

A/ Des exemples d'animaux qui semblent empruntés aux fabulistes

1/ On retrouve dans cette série d'exemples, introduits chaque fois par le neutre οἶον, des animaux fréquents dans les proverbes qui expriment ce qu'on appelle « la sagesse des nations » (« rusé comme un renard, cruel comme un loup ») et par suite chez le fabuliste Esope (VIIe – VIe siècle avant JC). Ainsi, Aristote reprend à Esope le bœuf, le cerf, le lièvre, le lion, le loup, le renard et le chien, avec à peu près la même typologie : le bœuf est l'animal domestique idéal, il est docile et ne s'obstine pas, cerf et lièvre symbolisent tous deux la lâcheté, lion et loup sont des figures symbolisant la force, mais avec des différences dans la manière de l'exercer (noblesse/sauvagerie), le renard est rusé, comme d'habitude, et le chien est un animal proche de l'homme, mieux traité chez Aristote que chez Esope. Citez le texte en grec pour chacun de ces exemples.

2/ La concordance globale de ces catégories morales, du fabuliste au philosophe, indique bien qu'Aristote n'innove pas en la matière : il se contente de reprendre une typologie symbolique éprouvée depuis des siècles. Or on sait bien que le principe de ces **apologues** est d'attribuer aux animaux des caractéristiques humaines, et de les mettre en scène dans des situations qui vont manifester ces caractéristiques pour en tirer une morale, à destination spécifiquement humaine : le principe est **allégorique**, et dans la fable le personnage animal n'est qu'un comparant, destiné à définir de manière oblique le comparé implicite et essentiel, qui est le comportement de l'homme en société.

Même si le principe d'Aristote est différent, puisqu'il prend les animaux comme objet d'étude en soi, et qu'il intègre l'homme dans la catégorie plus vaste du vivant, ce qui peut justifier qu'il retrouve des caractéristiques communes, il n'en reste pas moins que sa grille d'analyse reste anthropomorphique, et qu'il a peu de chances d'échapper d'une part aux stéréotypes induits par une tradition multi-séculaire, et d'autre part aux préjugés qui sont typiquement les siens.

B/ Courage / lâcheté : une grille d'interprétation morale sexuée (cf document HN IX, 1)

1/ L'adjectif ἀνδρεία (I.5), de la famille d'ἀνήρ, ἀνδρός, est celui qui permet le plus aisément de comprendre quels préjugés guident l'interprétation d'Aristote. Cet adjectif signifie : « propre à l'homme, viril », et par suite, « courageux ». Qualifier tel ou tel animal d'ἀνδρείος, c'est donc le tirer explicitement vers une catégorie humaine, d'une manière typiquement anthropomorphique.

2/ Si l'on observe la classification d'Aristote dans ce texte, on s'aperçoit rapidement qu'il divise les animaux en deux catégories moralement sexuées : les mâles courageux et les femelles craintives ou perfides, même s'il s'agit d'animaux masculins. Les uns se caractérisent par leur θυμός (cœur, courage, volonté) et pas les autres, qui agissent par en-dessous, ou n'agissent pas du tout. Les uns sont francs, les autres pervers et dissimulés. Ainsi :

Animaux « virils »		Animaux « féminins »	
Le sanglier	θυμώδη = pleins de θυμός, de violence	Le boeuf	δύσ/θυμα = sans courage
		Le cerf, le lièvre	δειλά = craintifs
		Le serpent	ἐπίβουλα = perfides
Le lion	ἀνδρεία = viril, courageux	Le loup	ἐπίβουλα = perfides
Le chien	θυμικά = pleins de courage	Le renard	κακοῦργα = malfaisants
		L'oise	φυλακτικά = sur leurs gardes

3/ Autre attribution implicitement sexuée, celle qu'Aristote assigne au paon, φθονερά καὶ φιλόκαλα. Ces deux critères de la jalousie et de la vanité, exprimée ici par l'amour de la beauté, non seulement sont spécifiquement humains, parce que l'appréciation esthétique échappe à l'évidence aux animaux, mais semblent en outre être influencés par la mythologie : le paon est en effet l'animal symbolique d'Héra, l'épouse de Zeus, dont la jalousie et la vanité font partie des caractéristiques stéréotypées.

C/ Une classification reposant aussi sur des hiérarchies sociales implicites

1/ Un autre couple antithétique permet de dégager une autre catégorie, non plus morale cette fois mais sociale. Il y a en effet des animaux ἐλευθέρια et d'autres au contraire ἀνελεύθερα, ce qui ne signifie pas « libres » mais « dont le comportement est digne d'un homme libre », d'où honnête, noble, généreux. La distinction est ici verticale et se fonde sur une hiérarchie sociale : il y a les animaux nobles, au sommet desquels se trouve classiquement le lion, qualifié d'εὐγενες, et les animaux vils, qui rampent au sol comme les serpents.

2/ On peut alors distinguer dans les catégories d'Aristote trois types d'animaux, qui s'organisent cette fois selon des rapports de domination :

Animaux dominants		Animaux dominés, domesticables		Animaux sauvages	
		Le boeuf	οὐκ ἐνστατικά πρᾶα	Le sanglier ὄς ἄγριος	ἐνστατικά
Le lion	εὐγενῆ			Le loup	ἄγρια
		Le chien	φιλητικά θωπευτικά		
		L'éléphant	πρᾶα τιθασσευτικά		

Cette triple catégorie nous renvoie au système politique d'Aristote, réparti en citoyens, esclaves et barbares inassimilables.

3/ D'où la distinction fondamentale effectuée par Aristote entre εὐγενές et γενναῖον. Ces deux adjectifs sont construits sur la même racine γεν- qui désigne la race.

- εὐγενές (avec le préfixe εὐ = bien) désigne la bonne race, la race noble, celle des individus moralement, intellectuellement et socialement supérieurs, dont le lion, « roi des animaux », constitue l'archétype animal, et qui correspond pour Aristote au maître capable d'exercer naturellement sa domination.
- γενναῖον désigne ce qui reste conforme à sa race (même mauvaise, dans le cas du loup) sans dé-générer. Au loup, appartenant à une race cruelle, perfide et sauvage, on ne peut attribuer les qualités de générosité du lion : de même, au barbare on ne peut attribuer les qualités du citoyen athénien (ou macédonien). Mais au moins, tout inassimilable qu'il est, on peut lui accorder qu'il a une intégrité naturelle, qu'il reste libre.
- au contraire, est dé-généré l'être qui s'écarte de sa nature, qui devient « autre », dans le sens forcément négatif de l'avilissement, de l'asservissement. Ainsi, le bœuf est un taureau châtré qui accepte le joug, le chien est de la race des canidés qui ont appris la domestication et y trouvent leur compte, l'éléphant apprivoisé est un ancien éléphant sauvage qui a cédé à la domination.

On voit donc que les catégories utilisées par Aristote pour classer les animaux sont essentiellement fondées sur une lecture *politique*, tout entière orientée sur la question des rapports entre les êtres socialisés, de l'autorité et de la qualité dont on dispose pour cela.

Reste qu'à l'évidence, dans le monde des êtres vivants dont l'homme fait partie, l'homme occupe pour Aristote une place équivalente à celle du lion dans la hiérarchie du fabuliste. Quelles qualités supérieures lui attribue-t-il exclusivement ?

III. L'ORIGINALITÉ ABSOLUE DE L'ÊTRE HUMAIN

A/ La βουλή = la capacité de délibération

A l'adjectif ἐπίβουλα qui désigne les animaux capables de machination, de ruse, répond à la fin du texte l'adjectif βουλευτικόν, capable de réflexion, de délibération. Contrairement aux animaux qui, s'ils rusent, le font à l'instinct comme le renard, l'homme est pour Aristote un animal intelligent, capable d'utiliser à la fois sa raison et sa volonté pour atteindre un but. Si plusieurs options se présentent, il est capable de les examiner successivement pour décider de celle qui convient le mieux.

Le *bouleutikon* est pour Aristote une faculté réservée aux êtres supérieurs : l'esclave ne la possède absolument pas et la femme, si elle en dispose, ne l'exerce pas... Il faut rappeler que la Boulé, à Athènes, était l'assemblée politique délibérative, réservée exclusivement aux citoyens.

B/ ἀναμνήσκεισθαι : la capacité de remémoration, seule garante d'un processus cognitif maîtrisé

Un extrait de la *Métaphysique* permet de mieux comprendre la distinction qu'effectue Aristote dans ce texte entre la mémoire (μνήμη) et la remémoration (ἀναμνήσκεισθαι) en relation avec la capacité d'apprendre et de progresser (διδασχῆς).

- La mémoire est liée à la perception et à la sensibilité : une perception sensorielle peut laisser un souvenir. Un animal qui a subi un traumatisme peut s'en souvenir et se garantir à l'avenir de la même mésaventure : c'est son instinct de conservation qui le préserve alors de retomber dans la même erreur.
- Mais la capacité de *remémoration* est une activité intellectuelle consciente et maîtrisée, qui conduit à aller puiser dans un stock de souvenirs ceux qui, en s'assemblant, vont pouvoir constituer une expérience. Un examen rationnel de cette masse d'expériences permet alors de dégager des constantes, des lois, et de se dégager du multiple et du contingent, plus ou moins subi, pour viser ce que le traducteur d'Aristote appelle un *art* : une connaissance technique, pratique, permettant de prendre possession du réel, de le comprendre, de lui imprimer sa volonté, de le modifier, etc. Seul l'homme le peut, et c'est ce qui fait de lui un animal extraordinaire, plus que les autres capable de progresser.

Ce texte, écrit d'une manière finalement assez plate mais rigoureuse, obéit donc en fait à une structure rhétorique éprouvée, qui garde pour la fin ce qu'on souhaite mettre en évidence et valoriser : après tous les animaux dont l'homme partage plus ou moins toutes les caractéristiques, ce qui en fait un être plus complexe que chacune des catégories précédentes, Aristote isole et met en exergue l'animal qui est le seul à disposer d'une *intelligence* capable, selon le sens étymologique latin, de *trier entre* des informations différentes, de choisir celles qui sont pertinentes, de délibérer pour décider de celles qu'il faut retenir (on parle alors en grec d'*esprit critique*), et en embrassant d'un même regard des expériences séparées dans le temps, de les synthétiser pour en tirer une loi générale, susceptible d'être réutilisée dans d'autres circonstances. La philosophie consiste donc à exercer sa raison pour s'élever au-dessus du multiple et du contingent, pour tenter d'atteindre une unité intellectuelle qui assure à l'homme de dominer le réel, au lieu de lui être soumis par le simple instinct ou les besoins vitaux.